

Sherry Simon

## DES PRODUITS DE CHEZ NOUS?

«Dis-moi ce que tu traduis et je te dirai qui tu es.» Dans notre culture vouée à la création, ce dicton improvisé peut paraître paradoxal. D'autant plus que toute culture résiste à la traduction, préférant produire et lire des oeuvres dont l'origine n'est pas inutilement dédoublée. Mais ne vivons-nous pas dans un monde post-moderne d'où l'illusion de l'origine et de l'originalité a été définitivement bannie? Ne savons-nous pas qu'une société vit autant de ce qu'elle prend ailleurs que de ce qu'elle croit produire d'elle-même?

Le discours critique moderne semble promettre une nouvelle vie à la traduction, une sorte de réhabilitation historique. La traduction ne serait plus une transparence mais bien une pratique de transformation, une production culturelle propre, une écriture qui – à défaut de manifester la subjectivité du traducteur/traductrice – révèle les normes et les modèles littéraires d'une époque.

Seulement, entre cette perspective théorique et sa mise en oeuvre pratique il y a toute une distance. La production de traductions dans une société donnée se fait à l'intérieur de considérations sociales et politiques mouvantes et sensibles. Le Traducteur, comme celui imaginé par Italo Calvino dans *Si par une nuit d'hiver*, reste un personnage littéraire hautement suspect, qui tient autant de l'espion que de l'écrivain raté. Son action se déploie sur deux fronts : il met en péril la sécurité nationale (l'étanchéité des frontières) tout en mettant en question la paternité réelle de l'oeuvre. Mais si, comme dans le roman de Calvino, le Traducteur multiplie contre-façons et imitations, s'il s'efforce de miner l'autorité de l'Auteur et de détruire toute norme d'authenticité, n'est-ce pas dans le seul but de gagner les faveurs de la Lectrice?

De par ses rapports étroits à l'idéologie de la production (individuelle, sociale, nationale) de la littérature, la traduction est un indicateur privilégié des changements d'attitudes, des tendances, des mouvements. Voilà ce qui fait l'intérêt particulier d'un regard sur les oeuvres traduites. Le choix d'une oeuvre à traduire est jusqu'à un certain point le fruit du hasard, mais le *cumul des choix* dessine l'image collective dont la société choisit d'intégrer les oeuvres venues d'ailleurs. C'est dans l'oeuvre traduite que se définit, dans la matérialité même du langage, le rapport à l'Autre.

## DES PRODUITS DE CHEZ NOUS?

### Les traductions : la France s'en occupe

Pourquoi publier des traductions au Québec? On peut bien se poser la question, puisque, profitant de l'usage d'une langue à large diffusion, le Québec n'est pas obligé comme la Suède, la Hongrie ou la Hollande de produire lui-même la totalité des traductions que son public pourra lire. Le Québec peut compter sur les maisons d'éditions françaises pour fournir les traductions d'oeuvres américaines et étrangères. Même que le système actuel de droits interdit aux éditeurs non-français la possibilité de participer au marché international de la traduction littéraire d'oeuvres majeures.

Dans les domaines autres que la littérature, cependant, certaines maisons d'éditions québécoises publient beaucoup de traductions. Tout le monde les connaît, ces livres de psychologie américaine qui nous annoncent les dernières trouvailles en bien-être intérieur. Les traductions sont faites pour répondre aux besoins d'un marché immédiat et pour consommation rapide. Essais et analyses politiques canadiennes, biographies, livres de vulgarisation scientifique : des livres qui répondent aux besoins spécifiques d'un marché particulier.

Est-ce à dire que le Québec n'a pas de besoins *spécifiques* en matière de traduction littéraire? Cela semblerait être le cas puisque c'est la France qui s'occupe presque exclusivement de produire des traductions pour le Québec (et pour tous les «petits marchés de la langue française», s'entend bien.)<sup>1</sup> Quelques exceptions seulement au Québec : quelques traductions d'oeuvres latino-américaines et la littérature canadienne-anglais.

### Naissance littéraire du Canada anglais

Si les Canadiens anglais traduisent la littérature québécoise avec assiduité depuis presque vingt ans maintenant, le Québec n'a jamais senti la même obligation envers la littérature canadienne-anglaise. «Le Québec ne s'intéresse pas à la littérature canadienne-anglaise» : l'énoncé a eu longtemps valeur d'évidence. Mais maintenant on peut se demander si la

---

<sup>1</sup> Plusieurs facteurs déterminent quand même cette situation – la jeunesse du monde d'édition au Québec et la nécessité de produire des oeuvres d'ici, l'attitude des éditeurs parisiens, mais aussi l'attrait des subventions qui sont accordées *exclusivement* à la traduction d'oeuvres canadiennes.

## DES PRODUITS DE CHEZ NOUS?

situation ne commence pas à changer. Le mépris de la culture canadienne-anglaise (largement maintenu par les indigènes eux-mêmes) commence à s'atténuer sous le poids des oeuvres des Margaret Atwood, Rick Salutin, Michael Ondaatje, Marian Engel, Mavis Gallant, Robert Kroetsch, Alice Munroe, Tomothy Findley et j'en passe. Ce changement de perspective semble trouver un écho au Québec.

### L'économie des échanges culturelles

On ne parlera pas encore d'un corpus massif de traductions, mais au cours des quelques dernières années nous avons vu la parution au Québec de *L'Ours* de Marian Engel, *d'Abra* de Joan Barfoot, de *Badlands* de Robert Kroetsch, d'une anthologie de poésie *Voix Off*, de *Guerres* de Timothy Findley, de tous les romans de Margaret Atwood, de *Café le Dog* de Matt Cohen. La maison d'édition Québec-Amérique vient d'annoncer la création d'une nouvelle collection de traductions d'oeuvres canadiennes-anglaises qui semble vouloir constituer de façon systématique un corpus de traductions (un peu à la manière de Harvest House pour les classiques québécois au cours des années 70). Québec-Amérique publiera des classiques telles qu'*Anne of Green Gables* de L. M. Montgomery et *Sunshine Sketches* de Stephen Leacock.

Le Boréal annonce des traductions de Mavis Gallant et de Michael Ondaatje pour l'année prochaine et VLB publiera prochainement plusieurs livres traduits qui traitent de la vie culturelle et politique au Canada (*The Strangest Dream* de Merrily Weisbord, *Strange Bedfellows* de George Woodcock, *None is too many* de Abella et Troper). Pour la première fois depuis que le programme d'aide à la traduction du Conseil des arts a été inauguré en 1972 il y a eu en 1985 plus de romans traduits de l'anglais vers le français que dans le sens inverse. Ceci constitue une nouveauté radicale dans le marché québécois de la traduction qui traditionnellement faisait l'importation de livres de type informatif (biographies, essais politiques) pour exporter presque exclusivement des oeuvres littéraires.

### Domaines privilégiés

Les littératures anglo-canadiennes et québécoises poursuivent en règle générale des voies

## DES PRODUITS DE CHEZ NOUS?

d'évolution tout à fait distinctes; par exception à cette règle d'autosuffisance, les écrivains féministes ont très tôt établi des réseaux de communication entre le Québec et le Canada anglais. L'écriture féministe est donc un domaine privilégié de la pratique et surtout de la théorisation de la traduction au Canada. *Les femmes et les mots* ont publié deux recueils bilingues; la revue *Tessera*, revue «ambulante» de théorie féministe publie une fois par an un numéro spécial sous les auspices d'une autre revue et consacre une place importante à la théorie et à la pratique de la traduction. Voir *Room of one's own* (1984); «L'Écriture comme lecture» qui a paru dans *La barre du jour* (1985) et le prochain numéro qui paraîtra dans le *Journal of canadian fiction* (1986).

Pour le théâtre comme pour le domaine du féminisme, c'est la *manière* de traduire qui importe autant que la matière. L'oeuvre traduite n'est plus un produit étranger qui fait irruption dans un système fermé et établi; l'oeuvre est mise à contribution dans la construction d'un théâtre national. Le domaine théâtral a longtemps été au Québec le seul domaine où la pratique de la traduction a été systématique.

### Des traditions qui se perdent

Autrefois, la traduction faisait partie de la tâche de l'universitaire. Le disciple, en traduisant une oeuvre de son maître à penser, contribuait à la constitution du savoir dans sa langue. Ainsi Foucault a traduit Kant; Parsons et C. Wright Mills ont tous les deux traduit Weber. Les universitaires au Québec semblent très peu enclins à considérer la traduction comme faisant partie du devoir de l'intellectuel-le, autant dans le domaine scientifique que dans le domaine littéraire. Et pourtant, c'est l'universitaire qui est souvent le plus en mesure d'accomplir un travail adéquat de traduction. Doit-on conclure que l'universitaire considère que le bilinguisme généralisé (plus mythique que réel?) rend inutile des versions françaises des oeuvres maîtresses? Mais alors comment intégrer les concepts (généralement anglo-saxons) à un vocabulaire français?

L'exemple des Américains face aux critiques structuralistes français est probant. Avec une très grande rapidité, ils ont traduit les livres importants de Barthes, Foucault, Lacan, etc. et en peu de temps ont produit leurs propres oeuvres de théorie en anglais, devenant ainsi coproducteurs de la théorie et non seulement tributaires de celle-ci. C'est par la traduction,

## DES PRODUITS DE CHEZ NOUS?

nous le savons, que le savoir se constitue linguistico-nationalement et donc différemment. Suivons les traductions de Marx, de Freud : l'histoire de la pensée est inscrite dans ces traductions excessives.

### De solitaires à solidaires

Si Calvino nous dépeint un traducteur louche et éminemment indigne de confiance, Jacques Poulin dans *Les grandes marées* nous offre un traducteur obsessionnel, maniaque de travail, mais tout aussi solitaire et déprimé – et qui en plus se dévoue à un travail parfaitement inutile (puisque ses traductions ne seront jamais publiées). Serait-ce aux traductrices, donc, de se trouver une nouvelle image, reflet d'une pratique qui se définit autrement?

---

Source : Sherry Simon, *Spirale*, juin 1986, p. 11